

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Charles-Philippe COURTOIS, *La Conquête. Une anthologie*, Montréal, Les Éditions Typo, 2009, 488 p. (Anthologie.)

par Yves Martin

Recherches sociographiques, vol. 51, n° 3, 2010, p. 565-566.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/045482ar>

DOI: 10.7202/045482ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

États-Unis et, bien entendu, de la Grande-Bretagne soit non seulement enseignée, mais qu'elle soit gravée dans la mémoire collective (p. 184).

Jeanne VALOIS

CEFAN,
Faculté des lettres,
Université Laval.
jeanne.valois@fl.ulaval.ca

Charles-Philippe COURTOIS, *La Conquête. Une anthologie*, Montréal, Les Éditions Typo, 2009, 488 p. (Anthologie.)

Heureuse initiative que cette publication d'une anthologie sur la Conquête. Dans une substantielle introduction, l'auteur, historien et professeur au Collège militaire royal de Saint-Jean, en montre très clairement la pertinence. Son point de départ : la contestation de plus en plus marquée depuis un quart de siècle, en termes explicites, mais souvent aussi sous des formes insidieuses, de l'importance de la Conquête dans l'histoire du Québec. Deux courants, selon lui, « histoire sociale et rectitude politique, ont fait le lit d'un certain déni » (p. 11) à cet égard et des « euphémismes répandus » en sont l'expression : on parle de « Cession » plutôt que de « Conquête » et – bon nombre de lecteurs l'apprendront avec stupéfaction – « quant à lui le nouveau programme d'histoire du Québec au secondaire (Histoire et éducation à la citoyenneté) préfère employer l'expression 'Changement d'empire'. Ces termes édulcorés visent à occulter une réalité : l'état de peuple conquis » (p. 12).

Si le fait évoqué du déni est un phénomène plutôt récent, la diversité des interprétations de la Conquête se manifeste, elle, de façon constante depuis les lendemains mêmes des événements de 1759. Le choix des textes vise à bien refléter cette diversité, présente à l'échelle internationale (vues contrastées de Voltaire, de Chateaubriand, de Tocqueville, de Durham, de Parkman, par exemple) aussi bien qu'au Québec et au Canada, où les interprétations se rattachent à deux grandes familles, la loyaliste et la nationaliste, auxquelles s'est récemment ajoutée la perspective de l'histoire sociale. Respectivement emblématiques des sensibilités loyaliste et nationaliste, les deux écoles historiques de Québec et de Montréal sont bien représentées par les textes des professeurs Marcel Trudel, Jean Hamelin et Fernand Ouellet, dans le premier cas, et des professeurs Guy Frégault, Maurice Séguin et Michel Brunet, dans le second. Sont aussi retenus des textes de leurs prédécesseurs immédiats, Thomas Chapais et l'abbé Arthur Maheux à Québec et le chanoine Lionel Groulx à Montréal, ou, plus lointains, M^{gr} J.-Octave Plessis pour le loyalisme et François-Xavier Garneau pour le nationalisme.

L'anthologie comprend cinquante-cinq textes d'autant d'auteurs différents (on trouve sans surprise deux extraits de *La Guerre de la Conquête* de Guy Frégault et un texte porte la signature de deux auteurs) regroupés sous trois thèmes : « Les événements », « Les représentations de la Conquête », « Les conséquences de la

Conquête ». Chaque texte fait l'objet d'une introduction justifiant sa sélection et présentant son auteur (aux fins d'une éventuelle nouvelle édition, je note qu'il n'est pas exact d'écrire que Fernand Dumont « n'avait pas pu accéder au cours classique » [p. 349] ; il a complété le cours classique au Séminaire de Québec).

À la lumière de son recensement d'un éventail étendu d'interprétations de la Conquête, Charles-Philippe Courtois expose sa propre conviction sans équivoque au terme de son introduction : « En somme, la Conquête demeure un point tournant de l'histoire québécoise et occidentale. Cet événement est déterminant pour comprendre le Québec d'aujourd'hui, son poids démographique, sa culture et ses institutions influencées par le monde anglo-saxon, certains traits encore prégnants de la mentalité québécoise et les limites du pouvoir d'autodétermination des Québécois » (p. 49-50). C'est incontestablement plus qu'un « changement de régime ». L'auteur a eu la bonne idée de clore l'ouvrage sur une double chronologie, celle de la Guerre de la Conquête et celle de la Guerre de Sept Ans ; en l'absence d'indication en ce sens sous le titre « Chronologie », le lecteur peut ne pas constater d'emblée qu'il s'agit d'une présentation en parallèle de la première guerre sur la page de droite et de la seconde sur la page de gauche.

Yves MARTIN

Yves TREMBLAY, *Plaines d'Abraham. Essai sur l'égo-mémoire des Québécois*, Montréal, Athéna Éditions, 2009, 248 p.

Pamphlet contre l'utilisation ignorante de l'histoire, leçon d'historiographie et leçon d'histoire militaire, le petit livre d'Yves Tremblay ressasse le débat autour de la reconstitution proposée de la bataille des Plaines d'Abraham à l'été 2009. Avec une plume vive et acerbe, l'historien du ministère de la Défense du Canada s'en prend en premier lieu à tous ceux qui, par ignorance ou mauvaise foi, ont répété ce que Tremblay appelle le « mensonge » sur les raisons de la défaite française des Plaines d'Abraham en 1759. Ce mensonge fait porter le poids de la défaite sur le conflit entre Montcalm, le « maudit Français », et Vaudreuil, le bon Canadien. Tremblay s'en prend aussi à ceux qui, s'appuyant sur ce mensonge, se sont scandalisés que l'on veuille « commémorer » une défaite par la reconstitution de la célèbre bataille. Tremblay attribue péremptoirement aux reconstitutions historiques une vertu pédagogique : elles feraient ressortir la complexité des événements parce que bâties sur une solide recherche empirique dans les sources historiques. Il termine son livre en espérant pouvoir assister à la reconstitution de la bataille en 2059, même s'il sera alors d'un âge presque centenaire.

Tremblay définit tout d'abord l'égo-mémoire comme la mémoire qu'un groupe se façonne de lui-même « en deçà de toute tentative de comparaison à un groupe plus grand ou de mise en contexte dans un univers moins étroit » (p. 11-12). L'égo-mémoire, poursuit-il, « aime le compagnonnage de l'ignorance, que d'ailleurs elle entretient » (p. 12). Le ton est donné. La première partie du livre, intitulée « Le mensonge », passe en revue les interventions publiques, consignées